

Mots pour maux ou le côté jargon du développement

En quelques exemples, l'auteur cherche à nous prouver comment à travers les mots usités dans le développement, ces derniers peuvent susciter des maux.

Le choix des termes employés dans le jargon du développement pour parler de tout ce qui touche aux populations entretient une confusion et traduit une insuffisance de considération pour ces hommes, femmes, jeunes et vieux. Cela a pour conséquence de les confiner dans un rôle passif pendant la mise en œuvre des actions de développement. Lorsqu'on jette un regard attentif sur ces termes et expressions, on se rend vite compte de leur ambiguïté et du caractère pernicieux de leur usage. La pratique de formateur permet d'être confronté à l'usage incontrôlé de certains termes et expressions.

Bénéficiaires ou communautés, population cible ou population tout court ; la question du développement est une querelle sémantique. Cette guerre des mots a pour champ de bataille la littérature sur le développement et comme spectatrices les populations rurales et urbaines. Toute une rhétorique est conçue pour être en phase avec une certaine opinion du Nord ou les partenaires financiers. Il suffit de parcourir les termes de référence, les rapports de mission de consultation, les études et essais pour s'en convaincre. Dans cette arène, experts, chargés de programmes et autres consultants se montrent les plus zélés. De plus en plus d'expressions comme groupe cible, target group selon la terminologie anglo-saxonne ou populations bénéficiaires sont largement employées au lieu de termes tels que communautés ou catégories de populations. Avons-nous déjà oublié ce qu'est une cible ? Rappelons que la caractéristique de la cible est l'immobilité. Qualifier une catégorie de personnes de groupe cible revient à la confiner à une certaine immobilité et passivité. Cela est pareil lorsque le terme bénéficiaire est employé. La notion de bénéficiaire est intimement liée à celle de donateur. Il est évident que le donateur est actif et a tendance à dominer et que le bénéficiaire, très souvent passif, subit. Un adage populaire dit que « **la main qui reçoit est toujours en dessous de celle qui donne** ».

Il en est de même en ce qui concerne les termes faire passer le message, encadrer... Vouloir faire passer un message suppose qu'il y a deux pôles : un pôle émetteur actif et un pôle récepteur généralement passif ; le souci de l'émetteur étant d'envoyer son message et de ne se soucier que

de l'effet recherché sur le récepteur. Très peu de place est laissée à l'interactivité. C'est le jeu du bavard sourd. Quant au terme encadrer, il signifie mettre dans un cadre. Quelle est la place laissée à la réflexion, à l'initiative si l'on vous met dans un cadre ? Le débat, l'interrogation, la remise en cause sont tout simplement inexistantes.

Dans cette optique, l'échec des projets est programmé en ce sens que les populations sont plutôt instrumentalisées au lieu d'être des acteurs capables de se déterminer par rapport à leur devenir.

La participation, autre terme ambigu, revient sans cesse comme un credo. La plupart des projets dits « participatifs » ne le sont que de nom. Se pose la question de savoir qui participe à quoi ? Est-ce les populations qui participent aux projets conçus pour elles par des structures dites « d'appui » ou est-ce les structures d'appui qui « participent » aux projets élaborés par les populations ? Il n'y a pas de doute que la première option est monnaie courante, avec son cortège de conséquences désastreuses. Tout se passe comme si les populations devaient se contenter d'obéir aux injonctions des projets dans une relation dénudée de tout esprit de partenariat. Cette notion implique plutôt l'écoute de l'autre, l'échange, dans un profond respect réciproque.

On pourrait aller un peu plus loin en s'intéressant à des termes dérivés du mot développement tels que développeur, sous-développé ou en développement. Posons-nous la question de savoir si des gens se développent ou si « on » les développe ; comme s'il existait des gens dont la profession est de développer les autres. L'euphémisme en la matière, du moins l'hypocrisie, a permis à une certaine catégorie de pays d'« améliorer » leur triste sort, du moins sémantiquement : de pays sous-développés, ils sont passés à pays en développement alors que dans le même temps les conditions de vie de leurs populations

ne font que s'amenuiser. La question se pose aussi : sous développés par rapport à qui, à quoi ? Au « modèle européen » ?

C'est comme si un langage spécifique avait été choisi pour entretenir l'opacité autour des questions les plus pertinentes du développement. Ceux qui ne s'adonnent pas à cette pratique sont tout de suite taxés de rétrogrades parce qu'ils ne sont pas dans le sens du vent. Parallèlement, tout cela produit sur le terrain des résultats parfois contestés et souvent contestables.

L'emploi de ce jargon relève beaucoup de l'air du temps. On a l'impression que chaque décennie apporte une nouvelle expression dans le domaine du développement, toujours avec ses ambiguïtés sémantiques, sans toujours se soucier de ce que recouvre réellement cette formule. Alors qu'au-delà du jargon, c'est toute une question de représentations culturelles, une apologie de la passivité savamment distillée auprès des populations. Il y a donc lieu de s'exprimer et d'écrire avec tact, car derrière les **mots** que nous employons se cachent des gros **maux** que nous suscitons tantôt consciemment, tantôt inconsciemment. ■

Cyrille Millogo,

formateur au Graap, graap@fasonet.bf

Graap : Groupe de recherche et d'appui pour l'autopromotion des populations, structure de formation spécialisée dans la production de matériel didactique.

